

L'espace la participation l'art

entretien avec Adina Secretan, Mil M2 et Anna Rispoli

Alors qu'elles prennent place dans des contextes socioculturels distincts, les pratiques d'Adina Secretan, de Mil M2 et d'Anna Rispoli révèlent des points de rencontre que nous avons souhaité interroger selon trois axes : l'espace, la participation et l'art.

Cet entretien a été réalisé par email au mois de mai.



Anna Rispoli, *Les marches de la Bourse*, Bruxelles, 2015

Dans vos pratiques respectives, le rapport à l'espace intervient de différentes manières, qu'il s'agisse de s'intéresser au développement urbanistique, d'occuper un lieu, de créer dans l'espace public ou *in situ*. En décrivant le contexte dans lequel vous travaillez, que pouvez-vous nous dire sur ces sujets ?

Adina Secretan : Un des plus petits dénominateurs communs entre mes pratiques (danse, théâtre, installation), c'est la relation entre des corps et des espaces. Bien qu'assez différentes les unes des autres, les créations de la Section Lopez [nom de la compagnie de l'artiste, ndlr.] s'amorcent toutes avec un intérêt pour l'espace environnant, pour l'espace donné et ses qualités propres. Un espace à écouter, à occuper et à se réapproprier... Cette pratique modifie d'ailleurs mon regard sur le quotidien : comment je circule et m'inscris dans l'espace urbain ? Et les autres autour de moi ? Où ai-je la possibilité d'aller, ou de ne pas aller ? Comment habiter ? J'essaie de conjuguer une approche plutôt poétique (voire romantique) de la ville en tant que terrain de jeu permanent, avec une approche critique où elle devient une cartographie très concrète révélant de multiples rapports de dominations. La Suisse, où j'habite, est un espace très dense au niveau du construit, et globalement très réglementé ; il y a pas mal de choses à observer et expérimenter à ce sujet.

Mil M2 : Notre travail a toujours intégré une dimension spatiale, qu'il s'agisse de créer un centre autogéré dans une usine désaffectée, de gérer un lieu de résidence artistique dans un ancien théâtre de Santiago du Chili (ville où nous vivons) ou d'occuper l'espace public au travers de performances participatives. L'espace est donc une donnée primordiale de nos projets. C'est à la fois un outil pour coopérer, rassembler, et un cadre pour activer (par exemple) des propositions textuelles comme *Horizon* (p. 76) que nous présentons dans le cadre du far°. Selon que nous intervenons dans des espaces publics ou privés, nous adoptons

SE POURRAIT-IL QUE LES ARTS SCÉNIQUES PUISSENT ÊTRE CONVOQUÉS OU SE PENSER NON PLUS SEULEMENT COMME ÉVENTUELLE RESSOURCE PÉRIPHÉRIQUE, MAIS BEL ET BIEN COMME UN CENTRE NÉVRALGIQUE DES EFFORTS D'ÉMANCIPATIONS SPATIALES ?

Adina Secretan, *Mais, poétiquement, habite l'homme sur cette terre*, Master Thesis, HETSR, 2014 (extrait)

des approches distinctes qui répondent à différents régimes de temporalité. En effet, nos projets peuvent s'étaler sur trois heures comme sur trois ans. Chaque durée génère un temps partagé, un présent commun dans lequel concentrer nos efforts collectifs – efforts qui sont liés à la fois à certaines communautés et à certains espaces. De là, nous développons des dispositifs permettant d'effectuer des recherches sur les gens, la culture, l'histoire et le devenir des lieux que nous investissons.

Anna Rispoli: L'espace public est une notion aussi bien physique que mentale: parfois on l'occupe, d'autres fois on le crée virtuellement car il est absent. C'était en tout cas mon impression à Abou Dabi où, avec *Five attempts to speak with an alien*, nous avons proposé une lecture critique de l'aliénation de la société et de son rapport morbide avec l'architecture monumentale. Dans d'autres situations, l'espace physique d'une ville se fait témoin de pratiques en voie de disparition, comme manifester dans la rue. *Les marches de la Bourse* critiquait ainsi la volonté de normaliser le centre de Bruxelles (où je vis). Ce projet pointait la transformation d'un lieu devenu symbolique en raison des innombrables manifestations et revendications citoyennes qu'il a accueillies par le passé, et qui aujourd'hui se voit absorbé par la monoculture marchande et touristique de nos villes, tout comme par les diktats du *city branding*. Avec la suppression d'espaces publics favorisant la mixité – où le conflit ferait partie de l'expérience de la convivialité au même titre que la coopération – notre société vire dangereusement vers la docilité. Et les réseaux sociaux, tels que facebook, participent pleinement de ce revirement. En effet, l'usage de filtres et d'algorithmes sur ces plates-formes opère une fragmentation en groupes d'amis ou d'affinités, et contribue à l'uniformisation de la société. Ce type d'espaces publics virtuels, pensés pour pallier au manque d'espaces publics réels, sont de fait un leurre.



Mil M2, *Proyecto Pregunta* (« Que demanderiez-vous à votre gouvernement ? »), Punta Arenas, 2016

Qu'elle soit au centre de vos démarches ou plus ponctuellement intégrée au processus de création, la participation est présente à des degrés divers dans vos créations. Quelle conception avez-vous de la dimension participative, comment l'abordez-vous dans votre travail et avec quelles intentions ?

Adina Secretan: Participer, c'est un drôle de mot... ça implique que quelqu'un vous invite à agir, mais dans un cadre qui définit souvent à l'avance cette capacité d'agir. Or, où se situe celui qui invite dans l'effort de participation ? L'urbanisme, dit participatif, relève souvent d'une domestication démagogique des compétences qu'ont les gens à habiter. Lorsque l'on organise une sorte de consultation rituelle, les rapports sont souvent établis d'avance. On n'obtient la plupart du temps pas grand-chose de plus qu'un vernis de bonne conscience. Le paradoxe en tant que metteuse en scène, c'est que je fais un peu pareil ! Je délimate un cadre à l'avance, dans lequel j'invite des personnes, tout en essayant de maîtriser au maximum les tenants et les aboutissants de l'invitation.

Pour me guider dans ce sac de nœuds éthique plutôt passionnant, je m'appuie sur mes propres expériences de « participante ». En tant que spectatrice, j'expérimente parfois des spectacles où je suis prétendument libre d'intervenir, et qui finalement me semblent être des invitations biaisées. D'autres au contraire, a priori très rigides et cadrés, permettent néanmoins de construire mon propre espace de « réception agissante ». Le projet *Mama Helvetica* (p. 36) s'inscrit exactement dans cette problématique : c'est quoi un « bon espace d'invitation » ?

Mil M2: La plupart de nos projets sont basés sur la participation spontanée des personnes interpellées par les dispositifs que nous mettons à disposition. Par des expériences simples sous la forme de jeux, de questions ou d'échanges



Anna Rispoli, *Five attempts to speak with an alien*, Abou Dabi, 2016

(cf. *Proyecto Pregunta*), il s'agit d'interroger le rôle du spectateur, en invitant tout un chacun à dialoguer avec nos propositions, et à travers elles, à entrer en contact avec d'autres personnes de manière très concrète. En générant de brefs instants de réflexion, nous cherchons à créer des plates-formes discursives communes, et ainsi à générer du savoir collectif avec toutes les personnes qui désirent s'impliquer. En ce sens, nous attribuons à la participation un potentiel réel de transformation, qui modifie aussi bien notre pratique que les connaissances de tous les participants. Nous envisageons la participation comme un processus de travail *avec* la communauté, plutôt que *pour* la communauté, en proposant des problématiques à développer ensemble et sans idée préconçue sur le résultat.

Anna Rispoli : C'est probablement la question la plus compliquée ! Car même si je suis d'avis qu'une œuvre d'art est toujours participative, il est vrai aussi que la notion de participation est souvent instrumentalisée par le système culturel. Et voilà que les artistes sont censés « faire du participatif » comme s'ils devaient remplir un vide social. Or on ne construit pas à partir d'une *tabula rasa* mais plutôt sur une complexité toujours changeante de ruines et d'êtres vivants. Avec ma pratique, je m'intéresse à des lieux qui provoquent une multitude de projections mentales, souvent conflictuelles. J'aime ensuite inviter des personnes à les observer, les traverser, les habiter et imaginer avec elles une « mise en scène ». L'art de la fiction, le jeu, constituent une incroyable boîte à outils pour faire société, ne serait-ce que pour partager un geste qui nous fait prendre conscience de nos voisins jusqu'alors inconnus. À mon sens, la participation est plutôt cette conscience – sensible, fragile, émerveillée – a posteriori, d'avoir partagé un moment extraordinaire qui ouvre toute une nouvelle perception mutuelle : qui sont ces gens à côté de moi qui, comme moi, ont des désirs et des attentes pour leur présent ?



Mil M2, *Danceable Bingo* (espace autogéré initié par Mil M2), Santiago du Chili, 2013

Si des dimensions politiques et sociales imprègnent vos créations, d'une manière générale quel rôle attribuez-vous à l'art ? Quel est selon vous son potentiel pour penser le futur ?

Adina Secretan : Je crois que je peux me faire une certaine idée d'une définition historique, sociologique ou économique de l'art. Mais en dehors de ces perspectives, je ne sais toujours pas ce que c'est l'art... et je crois que c'est bien comme ça. J'essaie de ne pas trop sacréaliser ce mot, ni de croire qu'il n'appartiendrait qu'à certaines personnes. Mais je vois bien que lorsqu'on s'autorise à mêler des matières et des rêves, quand on se donne le droit de combiner des éléments a priori dissociés, quand on ne respecte pas le principe logique de non-contradiction, quand on constate qu'une chose peut être cette chose et pourtant autre chose à la fois, quand on se laisse saisir et troubler, parfois sans pouvoir même se l'expliquer, ça transforme. Ça me transforme, tout comme d'autres personnes. Ça ouvre des mondes possibles et rend palpables les mouvements et les mutations constantes autour de nous. Ça donne une place rituelle à la peur, à l'incompréhensible. Ça donne de la force pour choisir de dire non ou de dire oui. Et souvent ça fait rire, aussi. Et si ça peut parfois être intime, ça n'est jamais privé.

Mil M2 : Nous voyons l'art comme une possibilité de communiquer, une aptitude à la conversation que nous pouvons tous provoquer, ou encore comme une surface riche où tout peut coexister. Il nous importe de partager et encourager ce point de vue au travers d'expériences artistiques qui questionnent les présupposés, proposent de nouvelles idées et, surtout, font entendre nos revendications. Dans cette optique, nous élaborons des prototypes d'espaces et de dispositifs culturels. Nous espérons voir des communautés très diverses se les réapproprier. Pour nous, l'art est une question de processus plutôt que de résultat.



Anna Rispoli, *Vorrei tanto tornare a casa (e che questo volesse anche dire tornare dove sei tu)*, Riga, 2010

Il est donc important d'encourager le dialogue et des moyens de partage qui soient toujours ouverts et imprévisibles, et de mettre en œuvre des processus qui provoquent l'inattendu.

Anna Rispoli: Bien que versatile, l'art peut être un outil pour explorer des territoires symboliques comme les notions d'identité ou de peurs collectives. En formulant des hypothèses artistiques, on peut imaginer des environnements plus inclusifs et improviser d'autres types de société. Si l'art ne peut tout résoudre, il peut en revanche intensifier la conscience de la présence de l'autre et générer des communautés temporaires. Au terme de la performance *Vorrei tanto tornare a casa* (une série de light show pour lumières d'appartement réalisée avec la complicité des locataires de barres d'habitation) à Gwangju en 2013, une des participantes exprimait bien ce potentiel: « *Quand j'ai vu ce que nous étions foutus de faire, je me suis mise à rire; c'était comme se voir du dehors, nous, tous ensemble dans un bloc de ciment qui arrivait enfin à parler!* »